



Jean-Pierre Lanchre

ATELIER D'ECRITURE
Plaisir d'écrire

Liberté des mots

Partager ses mots, ses maux...

Ecrire pour soi et pour les autres

Des mots et
des maux

Au fil des poèmes

Recueil

Poèmes

(Histoires courtes)

Vie artificielle

Oh soleil! Tu pares l'onde de diamants étincelants,
Poudre aux yeux de cristaux de lumière
Irradiant nos âmes impures et éphémères
Sur un ironique opéra chancelant.

Voguer par delà les pulsions d'illusion
Et s'échouer sur les récifs de l'hérésie.
Se nourrir de palabres affligeantes de dérision,
Invectiver les dieux, apôtres et leur sœur hypocrisie.

L'attente vacille sur des vestiges de candeur
Bercé aux rythmes des vagues du bien et du mal,
Suspendu à une vie qui se meurt
Perdu et noyé de paroles immorales.

Inaccessible idéal aux yeux de Chimène,
Utopie de carnaval aux masques austères
Dans cet univers glauque et futile
Gorgé de mots dérisoires et inutiles

Notre chemin vertueux se perd
Dans un dédale de chimère.
La raison de la sagesse vacille et s'égare
Dans un monde de frasques pubères et de fard.

Devant la déconcertante froideur
Des hommes aux cœurs de pierre
L'esprit trouble et figé demeure
Sans forme, le visage de verre.

Feuilles d'hiver

Voler les feuilles mortes au vent d'automne,
Les peindre des sept couleurs de l'arc en ciel
Et les libérer d'une existence monotone.
Les lancer dans le tourbillon artificielle
Du grand manège habillé de cristal,
Virevoltantes, brisant le profond silence
De la froide saison immorales
Afin que naisse un espoir de résonance.

Jade

Tu aurais pu être tranquille
Et vivre une vie facile.
Abandonnant ton mat de cocagne
Tu désertas ta belle campagne
Pour la capital vivre une autre vie.
Aux rythmes des blanches nuits
Ton visage a la pâleur de l'étain,
Tes yeux si éclatants se sont éteints.
Comme tes amants au petit matin
Ta jeunesse disparaît de tes draps de satin.
Pour plus d'argent tu as vendu ton âme
Et ton corps d'enfant-femme
Aux amours décorum
Des alcôves à la mode.
Mais un jour tes rides, sur ton visage pâle
Tu les cachas sous un masque de jade.
Tu guitare est restée
Comme tu l'avais laissée
Parmi les photos jaunies
De tes idoles un peu vieilles.
Ta chanson préférée
Sur le Teppaz est restée.
Les poèmes, que tu cachais par pudeur,
Oubliés dans la pénombre de ton cœur.

Complainte d'un con...battant

Voir le jour dans une banlieue
Aux murs gris, au climat pluvieux.
Élevé dans le respect des valeurs,
À l'avenir tout tracé de mineur.

Puis un soir t'en a marre
Toute la journée à broyer du noir
Croyant de la vie tout savoir
Tu sautes dans le dernier autocar.

Dans une grande ville tu posas tes illusions,
Devant l'adversité tu griffas comme un lion.
Des jours tu erras dans les rues
Recherchant tes rêves perdus.

Un matin ton ego te fit relever la tête.
Pour cravate, costume et mallette
Tu troquas ton vieux cuir râpé
Et tes pattes «d'éléph» démodés.

Tu troquas tes «tiags» fatiguées datant d'Hérode
Contre des mocassins à la mode.
Tu coupas ta barbe et tes longs cheveux,
Pour la première fois on t'appela Monsieur.

Sur les champs de bataille tu guerroyas,
Pour un idéal cent fois tu tombas.
Tes cicatrices pour tout honneur
Te rappelleront ta quête du bonheur.

Comme la Rose

Comme la Rose, douce
Aux pétales de velours
Ta tendresse est merveille,
Un bien être éternel.

Tu es l'étoile qui brille
Et veille sur ma nuit fragile,
De mes rêves romantiques
Aux couleurs féeriques.

Frêle comme les perles de rosée
À l'incertitude destinée,
Éphémère des brumes de l'aube
Mon regard gris bleu sur toi se pose.

S'il existait une gomme magique
J'effacerais ma vie tragique,
S'il existait de l'encre avec des pouvoirs
Je réécrirais en prose mon histoire.

Le temps qui passe

Combattre le temps qui passe
Et voyager dans nos rêves en première classe.
Garder de longs cheveux et créer l'illusion.
Nos rides sont des microsillons
Empreintes des années en italique
D'où s'échappent des notes de musique.

Flash back sur votre enfance passée
À regarder votre corps changer.
Un printemps vous avez eue vingt ans.
De l'amour sont nés de beaux enfants.
Vous connurent les peines et les joies de leur mariage
Et les bambins aux doux visages.

Puis les saisons passèrent et le froid s'est fait plus mordant,
Vous découvriez la dure réalité assassine.
Sur votre corps meurtri on devine
Les stigmates du glaive tranchant du temps.
Et si la vie est un jour après l'autre
Cette devise vous en avez fait vôtre.

Sans crier gare un soir d'hiver, sournoisement
L'habitude transforma les sentiments.
La porte de l'amour charnel se ferma,
Une autre sur la tendresse s'ouvra.
Face à l'amertume et au vide de l'absence
Vous voguez sur les vagues de l'indifférence.

Trop vite les ans sans bruit défilèrent,
Vous transformant en une belle grand-mère
À la chevelure aux reflets d'argent
Brillants comme les particules d'étoile au firmament.
Loin des regrets vous cherchez la lumière

Mais vous ne percevez qu'un ciel crépusculaire.

Le miroir vous renvoie l'image d'un être froissé

Comme le papier que l'on jette au panier.

À l'aube du grand départ

Vous n'avez plus peur du noir

Car l'étincelle de vos beaux yeux

A toujours l'éclat de mille feux.

Aux Grands- mères.

L'instant d'amour

Vierge de tout sentiment
Le jour de nos seize ans,
Bravant les interdits
Sa porte de chambre je franchis.

Sous sa chemise en soie transparente
Pointaient ses seins avec arrogances.
Sa nuisette elle laissa glisser,
Je découvris le cœur battant sa nudité.

Nos doigts pudiques hésitants
Sur nos corps tremblotants
Jouaient des notes de musique
D'une mélodie soudaine impudique.

Dans un cri déchirant le silence de la nuit
L'amour unissait un instant nos vies.
Le regard conciliant tout en retenue
De Dame Lune miroitait sur nos âmes nues.

Une larme s'échappa cristalline,
Effaçant notre pudeur enfantine.
On aurait voulu arrêter le temps
Mais la pénombre tua nos visages d'enfants.

Mots d'amour

Des mots d'amour en alexandrin
Couchés sur du parchemin,
En faire des petits bateaux
Que l'on offre aux ruisseaux.
Voguez jusqu'aux rivières,
Par delà les fleuves et les mers,
Portez vos messages d'espoir
À tous ceux qui sont dans le noir.
Faites boire vos mots comme élixir
Afin que renaisse en eux le désir.
Donnez l'envie aux âmes en peine
De réapprendre à dire je t'aime.

Terre de mon enfance

Les fermes sont abandonnées
La terre n'est plus cultivée.
L'éclat des erses s'est assombri
Dans un paysage sombre et gris.
Vestige fertile au creux de la lande
N'est plus qu'un no man's land.
Ses fils partis attirés comme l'éphémère
Par la lumière des réverbères
D'une ville à la vie facile
Aux couleurs mercantiles.
Parfois je suis un étranger
Foulant les traces de son passé
Dans ce petit coin de France
Qui fut la terre de mon enfance.
Un instant je ferme les yeux
Laissant apparaître le ciel bleu.
Je me revois, couché dans le doux bocage
Caressé par le vent de passage.
J'entends le clapotis du ruisseau
Et le gazouillis des oiseaux.
J' hume l'odeur des fleurs des champs
Enivrants mes premiers baisés innocents.
Mais la réalité refaisant surface
Ma mémoire nostalgique s'efface.
Je n'entends plus les chardonnerets
Piaffer dans les fiers bosquets,
Seulement les marteaux piqueurs
Qui résonnent dans mon cœur.
La nuit, dans le silence étoilé revenu,
Le cri du hibou a disparu
Un jour du mois de mai
Comme le parfum du muguet.

L'éveil

Cette année là, s'éleva un vent de liberté

Balayant, un jour de mai, les pavés.

Tête haute et le poing levé

Assis sur le parvis d'une fac

On criait des slogans «réac».

On fumait nos premières cigarettes,

Celles qui tournent les têtes.

On dansait le Rock and Roll,

C'était nos années folles.

On chantait des «chart's» dans les bars

Debout sur le zinc du comptoir.

La musique des «Beats et des Stones»

Sortait des juke-box et des électrophones.

La voix aphone d'avoir trop chanté

Et les pieds gonflés d'avoir battu le pavé

On rentrait au petit matin

Pétaradant sur nos engins.

Nous traversions les beaux cottages

Des notables aux filles bien sages.

Insouciant dans la «provoc»

Le majeur levé en baissant le froc.

Pour faire la fête avec les amis

On bravait tous les interdits.

Le sexe n'était plus tabou

Et les filles urinaient debout.

Dans la fumée des blondes

On refaisait le monde

Dans une cave aménagée

Avec de vieux canapés.

*«Aujourd'hui je n'ai pas la nostalgie de cette époque, je suis nostalgique des rêves
de ce temps»*

Sombres pensées

Un jour mendiant j'ai été,
Dans les poubelles des rues j'ai mangé.
Accroché à mes rêves abscons
D'une piètre vie de vagabond
Mes jours et mes nuits sont moroses
Comme le reflet de ma prose.

Mes amours sont des bateaux fantômes
Dérivants sur des vagues aphones.
Dans la brume de mes incertitudes,
Enchaînée aux carcans de ma solitude,
Se cachent mes sombres pensées
D'une existence de lâcheté.

Mon esprit torturé saigne
D'un sang souillé qui baigne
Dans une mare d'incompréhension
Où le bien et le mal n'est qu'illusion.
Voulant guérir mes bleus à l'âme
J'ai perdu le fil de ma trame.

Dans le labyrinthe des sentiments
Je crie ma douleur aux quatre vents,
Mais l'écho de ma voix renvoie le souffle de mon trépas.
Déjà mon visage disparaît dans le néant du miroir
De l'amphithéâtre du purgatoire...

Pulsion pubère

Un soir à la guinguette
À la fenêtre de sa chambrette
De ma table je l'apercevais
Les seins nus, mon regard elle bravait.

La tête basse par intermittence
Sur ma coupable pitance
Je culpabilisais à rêver d'elle
Caressant maladroitement son corps frêle.

Elle m'offrait ses trésors cachés
Dans la moiteur de la chambrée,
M'abandonnant à ses experts doigts d'orfèvre
Elle fit monter en moi l'inavouable fièvre.

Ces mamelons roses pointaient fiers, comme une gourmandise.
J'étais prêt à recevoir, novice, cette friandise,
Transformant en rivière de diamant
Brute, mon univers coupable d'enfant.

La noirceur soudaine de la fenêtre
M'extirpa de ma rêverie pauvrete,
Laisant ma pucelle vigueur orpheline
Seule dans mes virtuelles pulsions juvéniles.

À dos les sens

Ne pas attendre que les nuages passent; j'ai appris
Comment danser sous la pluie.
En ce temps-là j'ai fait bien des choses
Et je me fourvoyais déjà dans la prose.

Je vivais une existence par procuration,
Trop tendre j'ai laissé parler mes émotions.
Je voulais grimper sur la montagne
Sans avoir de notion d'escalade.

Trop souvent ébloui par l'illusion,
Ma sensibilité s'est noyée dans le limon.
Mais un jour, un sage m'a dit:
- La mélancolie!

- C'est le refuge des romantiques!
Depuis, j'ai construit des murs de briques
Autours de mes rêves les plus profonds
Seul, avec mon apologue comme compagnon.

Cherchant l'inspiration salubre
Au-delà de mon pauvre vocabulaire,
Un soir d'orgie, noyé dans un flot de vapeur d'absinthe
J'ai vu un phénix sur la tête d'une nymphe.

Mon ignorance étant un aride désert,
L'oiseau de légende suggéra de jeter mes poèmes au feu de l'enfer
Où, seules les flammes leur donneraient un sens.
Insuffisants sont les mots pour exprimer ce que l'on ressent.

L'écriture est une souffrance intérieure
Qui fait saigner au profond du cœur.
- L'essence même de la poésie, n'est - elle pas de révéler au monde
Ses pensées les plus profondes -?

II

J'ai rencontré une âme sœur
Jeune et pleine d'ardeur.
On était fait pour s'entendre, même existence
Face à l'opresseur, même résistance.

- Parents, profs, adultes et leurs mensonges, leurs lois débiles, la maladie -
Une vision vite salie par la dure réalité de la vie.
Aux joies succédèrent les larmes,
La rébellion a fait prendre les armes.

Une nuit trop obscure, elle jeta ses écrits
Et son journal intime dans le caniveau de l'hérésie.
Pour elle, rien ne voulait plus rien dire.
Le mal et le bien avaient une saveur qui me fit craindre le pire.

Un matin gris et froid les substances illicites
Avaient eues raison de son supplice.
Elle cherchait un chemin dans la nuit
Mais elle s'est égarée dans l'oubli.

Ma lâcheté était plus forte que ma culpabilité,
Et mes chaînes entravaient ma lucidité.
Afin de ne pas sombrer dans la folie,
Loin de son souvenir, je me suis enfui

Baluchon sur le dos avec mes rinçures de poèmes.
J'entrepris alors un périple de bohème,
Faites de rencontres désespérées à la dérive;
Attendant qu'une bonne opportunité arrive.

Des semaines d'errance passèrent
Dans la fange des ornières.
J'ai feint, fataliste, le geste ultime
Dans un moment de grande déprime.

III

Mon instinct de survie fut le plus fort.
Cette force m'embarqua dans le premier port.
L'air du large chassa mes morbides pensées
Comme par miracle mon vécu, jusqu'à ce jour, oublié.

J'humais l'air frais sur le bastingage,
Tout en regardant s'éloigner l'orage,
Lorsqu'un ange à la tignasse blonde apparut.
Attiré par son Aura, vers lui je couru.

Elle avait l'allure très «flower power».
Sa peau dorée et ses yeux clairs,
Très vite, m'ont fait perdre toute réalité.
Pourtant je ne m'étais pas délité.

Son timbre de voix me semblait à fort intonation slave
Ou bien, peut être, d'origine d'un pays scandinave.
Elle m'avoua être du pays des fjords,
Puis me parla de ses rêves perdus dans les brumes du nord.

Elle était nostalgique de sa belle contrée
Et espérait, un jour, y retourner.
Par pudeur nul n'a dévoilé la raison
Pour laquelle nous avons quitté notre maison.

Elle n'était guère plus âgée que moi,
Mais m'était mes sens en émoi.
L'escale trop courte me débarqua au terme
De ma destination sur la terre ferme.

Elle continua sa destinée vers un pays lointain,
Et longtemps de la passerelle, me fit signe de la main
Jusqu'à que le bateau ne fut qu'un point sur l'horizon.
J'ai gardé en mémoire cette merveilleuse vision.

Cauchemar

Du soleil arrivèrent quatre flammivomes
Crachant le feu en rugissant
Dans un fracas terrifiant.
Chevauchés par des créatures difformes,
Surmontées d'heaumes à tête de crapaud,
Elles distribuaient les fruits défendus du Fanghame
Afin que les hommes perdent leur âme.
Fuyant leurs implacables bourreaux,
Avec femmes et enfants, les plus téméraires
Dans leur appareil de lumière
Descendirent la tumultueuse rivière
Sur de nombreux filadières.
Certains, lestés coulèrent corps et âme.
Abandonnés dans leur mansarde en feu,
Résignés, les plus vieux
Péirent dans les flammes.
Moi, l'oiseau de malheur, je me vis planer
Dans l'atmosphère
Du feu de l'enfer,
Regardant la contrée brûler.
Je voulus, comme Icare,
Prendre de la hauteur
Au-delà de mes peurs
Afin de ne plus voir ce cauchemar.
Mais mes ailes se consumèrent.
Je tombais sur le brûlot
Couché sur le dos.
Je reposais sur un parterre
Parsemé de fleurs odorantes et lumineuses
Me protégeant d'un trépas certain.
Je me régénérais dans un bain
Aux fragrances fameuses.
Je pris mon envol ultime

Pour échapper à mon destin.
Sur terre qui n'était plus rien
Je cherchais à sortir de l'abîme.
Mon salut vint des vents ascendants
M'aspirant des entrailles d'Asmodée.
Après un long vol désespéré
Fait d'espoir et d'illusion transcendants
Je touchais - enfin le firmament -, dans ce dédale
Point de nuit qui s'achève,
Point de jour qui se lève,
Seulement le froid d'un monde sidéral.

État d'âme

D'une nuit froide de décembre illuminée
Je suis arrivé dans un cri un matin d'été.
Ma naissance est une innocente farce
Que le destin fit à une belle garce.

Impur, j'ai grandi, à l'ombre
De grands murs sombres.
Un vent glacial sifflait sa mélodie,
- Une improbable symphonie -

Ô! Astre de lumière
Prête-moi tes éclairs
Pour crier mes maux,
Ceux que l'on n'écrit pas avec des mots.

Enchaîner à cette terre du mal
Qui m'opresse et saigne mon idéal,
Des profondeurs vaseuses du fleuve Loire
Remontent de secrets souvenirs noirs.

À la surface trouble de l'onde
Mon visage blême d'enfant s'inonde
D'un halo aux reflets d'argent
Qui se dilue dans le flux du temps.

Île tropicale

J'ai rêvé d'une île surgit des profondeurs abyssales;
Prenant naissance sur des parterres de fleurs tropicales.
Cernée de lagons aux reflets d'argent.
Ses pics, crachaient des cascades de nuages bienveillants.
Sa forêt, aux arbres nourriciers, abritait une faune bariolée.
Des bénitiers aux lèvres indigo frémissaient sous la caresse des Alizés,
Brise légère glissant sur l'onde
Dans la quiétude du bout du monde,
Béni du Dieu
TAAROA né de l'eau et du feu.

La Dame Argentée

Lorsque j'endosserai, fin d'automne, mon paletot
L'hiver blanchira à pas feutré le plateau.
Alors, inexorablement, furtive, la Dame argentée
Me prendra dans ses bras tout de blanc gantés,
Telle une infâme amante qui me punit
De ne plus lui donner de fruit béni.
Les affres de la vie Ô! Gredines
Fissurent mon masque d'opaline.

Voguant vers l'au-delà où d'ailleurs
Je pisserai au firmament, l'esprit hâbleur
Des larmes de regret ou de remord
Scellant ainsi, mon ironique salut retord.
Quand la corne soufflera le glas dans la brume
J'éteindrai les falots du bateau à la pleine lune,
Et dans un dernier soupir je tirerai ma révérence
Ivre et le ventre repu d'un festin de repentance.

Je cracherai sur d'austères psaumes lucifériens
À l'atmosphère de vaudeville pour piètre comédien.
Mon ultime symphonie burlesque,
Sera tout! - Sauf chevaleresque - !

Dans un sursaut d'orgueil, j'offrirai mon corps aux flammes
Purificatrices et à Belzébuth mon semblant d'âme.
Mes restes cendrés, tiédés, se disperseront ventés
Dans un flamboyant arc-en-ciel pour la postérité.

No man's land

Je roulais depuis des heures
Très loin de ma demeure.
Recherchant le temps perdu
La lassitude me prit au dépourvu.
Je fis halte dans un bourg sorti de nul part.
Dans un vétuste relais routier tenu par un vieillard
Je me fis servir un demi et un alcool fort.
Inexplicablement une force invisible m'attira au dehors.
Au coin de la rue, en détresse hurlait un cabot errant
Et dans le lointain un chat-huant entonnait son lugubre chant.

La brume envahissait la canopée
Et la lueur du jour s'était estompée.
C'était la fin d'un instant.
Ma carcasse errait tout en pensant.
J'avais un crédit illimité à dépenser
Dans cette région où j'étais paumé.
Sans but, le hasard que je n'avais pas sollicité,
M'entraîna devant un manoir délabré.
À l'entrée un massif de fleurs fanées
Empiétait sur une grille hautaine en fer rouillé.

Ici, plus d'âmes qui vivent
Sous ce ciel aux nuages gris qui dérivent.
L'instinct m'invita à pousser le portail de métal,
Brisant le grand silence hivernal
D'un accueil sinistre et grinçant.
Les premiers flocons tombaient virevoltants.
Je remontais le col de mon manteau,
Ajusté sur les yeux mon chapeau.
Frissonnant j'ai allumé une clope
Et glissé les mains dans les poches.

Les lieux étaient inhabités.
Ma curiosité força ma témérité.
Au fond du jardin insoumis
Sous des tamaris endormis,
Une croix de bois planté de travers
Avec l'inscription « Ici repose notre chien Lucifer ».
Une balançoire meurtrie par l'usure du temps
Semblait désespérée de ne plus balancer d'enfants.
Mes pas feutrés souillaient le tapis éphémère.
La nuit naissante alourdissait l'atmosphère.

Mon regard scrutait sans vergogne l'espace déserté
Par une des fenêtres aux carreaux cassés.
Je me surpris à lorgner l'intérieur d'une pièce dévastée
Imaginant un bon feu dans la cheminée.
En son sein témoignait une vie jadis
Avec des cris de joie résonnant dans la bâtisse.
Seuls vestiges, un landau dégingué,
Des peluches et poupées démembrées.
Le temps détruit, tout est mort
Mais je suis bien vivant dans ce décor.

Pris dans la toile du passé
Je posais un pied sur du verre brisé.
Le crissement me fit tressaillir
Comme un signal m'ordonnant de repartir.
Le froid avait pris en otage mes orteils.
Je me hâta de rechercher la chaleur d'un hôtel.
Seul dans ce No man's land blanchissant
Mes traces de pas et un mégot fumant,
Dispensant son odeur de tabac blond dans l'air,
Témoignaient de mon passage éclair.

Je grelottais du froid hivernal, transi,
J'avais le bout des doigts engourdis.

Attiré par le néon du seul refuge
Je hâtais mon pas sous ce déluge.
Le temps n'était plus propice à divaguer.
La dame blanche redoublant d'intensité
Couvrait de son manteau le paysage,
Effaçant l'emprunte de mon passage.
Soudain, le croassement d'un oiseau familier
Rendait vraiment ce « patelin » inhospitalier.

«Parfois la solitude est plus lourde à porter que le poids du passé...»

Le temps des bords de Loire

J'ai grandi entre deux Saints
Qu'un pont, enjambant le fleuve, sert de lien.
En ce temps-là, adolescent, j'usais mes espadrilles
À courir insouciant, tel un joyeux drille,

Les flirtes aux jupes plissées, soquettes blanches
Et aux joues rougissantes.
Nous étions beaux et sûrs de nous
Devant la maréchaussée on se dressait au garde à vous.

C'était le temps des éclats de rire
Déchirant les sentiments frêles
Sur lesquels j'écrivais, déjà, des poèmes
Que je n'osais, à haute voix, leur lire.

Après l'école je chaussais mes bottes de pêcheur.
Canne à pêche en main avec ma boîte de leurres
Je me prélassais les yeux rivés sur le flotteur
De ma ligne pendant des heures.

Puis vint le jour de briser ma chrysalide
Et dire adieu à la rue de la Marine.
Sur des vagues incertaines j'ai dérivé
Jusqu'aux plages de ma destinée.

À chercher trop longtemps le temps qui passe
Son usure sur mon corps a laissé sa trace.
Vouloir lutter contre sa force implacable
De guerre lasse je m'abandonne à son cycle immuable.

À pas feutrés comme une ombre
Arriva les jours gris et sombres,
Tissant leur toile mélancolique qui fait pleuvoir sur sa vie.
Alors je regarde inlassablement tomber la pluie,

Et je rêve des bords de la Loire
Mais le souvenir se perd dans le labyrinthe de ma mémoire.
Un vent glacial l'emporte dans les méandres du passé.
Je retourne parfois dans ce lieu, mais je suis l'étranger.

J'écris toujours, cela libère mes pensées du moment,
Mais ma plume tremblotante hésite sous l'emprise des ans.
Mes écrits dorment au fond d'un tiroir du secrétaire,
Et jamais, par pudeur, ils ne seront mis en lumière.

Le souffle manque pour jouer de mon instrument
Des ballades sur les chemins des sentiments d'antan.
J'ai perdu les accords et l'air de mes chansons,
Seuls un harmonica poussiéreux et de vieux vinyles créent l'illusion.

*« L'avantage du passé c'est qu'il est passé.
L'avantage du présent c'est qu'il n'est pas encore passé, et, demain sera un
autre jour... ».*

Le p'tit Vieux

Il marchait d'un pas saccadé et lent
Comme un automate, machinalement.

Le vent du Nord glaçait l'air
En soulevant de petits nuages de poussière.
Engourdi, les yeux sans lueur
Il paraissait être ailleurs.

Les rues étaient désertes
Le village semblait inerte.
Les branches d'arbre dénudées
Imploraient le ciel surchargé.
Les ans de dur labeur avait courbé son dos,
Le p'tit Vieux péniblement tirait son fardeau.

Il portait la misère de son monde rural
Mais rien n'atteignait son moral.
Loin de tout ce que jadis il connu
Sa vie n'a été qu'une illusion perdue.
Il attends le jour du grand départ
Pour l'ultime voyage quelque part.

Le vent froid s'était estompé
Et la neige commençait à tomber.
Dans un grand silence transparent
Le sol se couvrait d'un linceul blanc.
Battant la campagne pour le bois du feu
Il n'avait craint ni diable ni Dieu.

« Une époque lointaine j'ai connu le p'tit Vieux alors que je m'étais égaré au détour d'un chemin qui semblait déboucher sur une route rectiligne. Il m'avait pourtant mis en garde de ne pas me tromper m'indiquant un route simple à suivre, à l'ombre de ces pas. Mais le vent les effaça ...»

Rivages obscurs

Il y a des jours où tout va.
Mais ta vie c'est souvent des bas.
Quand ton ciel est trop gris
Ce sont des nuits d'insomnie.

Alors, tu t'égares dans des pensées impures
Aux multiples rivages obscurs
Sans lumière pour te guider
Vers de nouveaux jardins d'été.

De l'aurore bleue pâle, au coucher
Sur l'horizon du soleil orangé
Souffle, sur tes rides, la houle
Séchant les larmes de ta vie qui s'écoule.

Trop loin de l'enfance,
Si près de la fin du chemin
Tu penses souvent à demain
Pour tirer ta révérence.

Mais avant ton dernier soupir,
Hantée par la crainte du pire,
Tu voudrais tuer la bête immonde
Et lâche qui de son fiel t'inonde.

N'écoutes pas tes chimères,
Sèches tes beaux yeux verts.
Ta nuit sans rêve va s'achever,
Alors naîtra l'espoir d'être encore aimée.

“ À Mélodie ”

Espérance

Tu as encore trop rêvé
Qu'il s'était laissé emporter
Par l'amour d'un vent violent
Hors des frontières du temps.

Son image reflète dans le néant
Pour effacer au crépuscule,
Le paragraphe ponctué de virgules
De tes mots transparents.

Si ton amour s'use et s'enfuit
À l'ombre de ton cœur meurtri,
Les larmes de tes sentiments désunis
N'atténuent pas les affres de ta vie.

Parfois l'aube colorée et frêle, ferme
Tes nuits froides d'insomnie.
Au petit matin tu espères l'insoumis
Qui d'une voix douce te murmure je t'aime.

*« Un jour quelqu'un m'a dit que jamais ne meurt l'amour » - alors tente d'y croire
encore...»*

“À Élodie”

Mauvais rêve

Il pleut dans ta vie, assombrissant tes jours.
Depuis qu'est parti ton bel amour
Tu es plein de larmes, de celles qui jamais ne coulent,
Et ton petit monde sans lui s'écroule.

Cheveux au vent chevauche mon rapide rubican,
Il t'emmènera loin de ton carcan.
Telle l'araignée tisse sa toile pour prendre sa proie
L'océan déchaîné de ta colère te submerge et te noie.

Le temps est un voleur de grand chemin
Ne laissant que mépris et chagrin.
Il dépouille tout de ta jeunesse,
T'abandonnant nue face à tes insidieuses faiblesses.

La mémoire est un vaste grenier poussiéreux
Où se perdent l'illusion de tes jours heureux,
De l'enfance trop insouciant
À ton premier amour d'adolescente.

Le sablier du temps s'écoule et miroite
Dans la pénombre de tes nuits moites.
Endors toi mon enfant, demain un autre jour naîtra.
Ton mauvais rêve, avec la brume matinale, se dissipera.

Danse avec les étoiles

Le soleil émergeait des derniers frimas.
La pellicule de givre sur les toits s'effaça
Et le brouillard s'estompa sur l'horizon.
Les mois passèrent rythmant les saisons.

Et malgré son sourire son visage hurlait la douleur.
Si le temps amortit les chocs de vie
Il n'apaise pas la douleur et les cris,
N'éloignant pas plus le chagrin et les pleurs.

Elle voulut soigner son corps affaibli et tourmenté.
Après avoir errer sous des climats pluvieux et ventés,
Elle était comme un oiseau les ailes détrempées
Sans trouver une branche sur laquelle se poser.

De son âme volée, le malin en avait pris possession.
Elle fit face à la dernière bataille sans concession
Avec comme armes, volonté, foi et courage.
L'ultime combat de sa vie, fatal et inégal, fit rage.

Ne voulant pas capituler elle concédait du terrain
Pour reprendre espoir, mais tout effort devenait vain.
Sa raison d'être se diluait dans une fragrance de désespoir.
Malgré sa candeur, le glas sonnait l'issue de son histoire.

N'abdiquant pas, elle chercha d'autres raisons d'espérer
Dans un pays lointain aux croyances différentes.
Elle se défendait avec peu de force restantes
Mais se rendit à l'évidence que rien ne pouvait la sauver.

Arriva le moment où le jour et la nuit s'interpénétraient
Dans un instant d'ambiguïté entre chien et loup.
Digne sur les fragments de ses rêves brisés les plus fous
Elle fixait le ciel sans vraiment savoir ce qu'elle y cherchait.

Sous la lune tournoyaient au dessus d'elle d'incandescents voiles,
Lorsqu'une douce voix lui murmura, danse avec les étoiles.
Ce soir-là une grande lumière la délivra de sa souffrance.
Parfois je lève les yeux au ciel et je la vois qui danse...

À Bérange 1960-2016

Mélancolie

Elle est partie errer la terre
Pour seul guide sa foi en bandoulière.
Elle traversa des contrées hostiles
Où la mort était trop futile.
Au déclin du jour elle guettait un abri
Pour reposer sa douce mélancolie.
L'écho de ses sentiments résonnait dans le vent
Jusqu'à ce qu'elle s'endorme tel l'enfant.

Baissant le rideau de sa devanture
Elle fuit l'esprit libre à l'aventure.
Par dépit ou mauvais goût du dégoût
Elle jeta la clé de sa déraison dans l'égout
Des rêves aux espoirs contrefaits.
Navigant dans la tempête de port en port,
Oppressée par le poids des ans d'inconfort
Elle fut perdue dans un dédale d'univers imparfait.

Tombant de Charybde en Scylla
Elle voulu partir loin, là-bas
Dans le pays où pousse des histoires d'amour
Qui, au-delà de la nuit, perdure toujours.
Seule dans son carcan de certitude
Elle se confrontait à ses habitudes.
À l'heure du bilan, la morsure
Du temps n'avait pas fermée ses blessures.

Elle est comme un vieil amant à l'amour déchu
Croisé par hasard au coin d'une sombre rue
Et dont l'éclat d'un réverbère trahit
Les traits de son éphémère jeunesse,
Laisant se déposer sur sa mélancolie
Un voile d'une grande tristesse.

Son temps, comme la fumée de sa cigarette,
File au bout de ses doigts et se dilue
Dans le néant de sa vie sans attribue
Où, ne règne que l'illusion d'une hypothétique amourette.
Plongée dans l'obscurité d'une abyssale *saison en enfer**
Elle huma *les fleurs du mal* de Baudelaire.
Effeillant ses pétales aux senteurs sulfurées
Elle s'abandonna pour une longue et froide nuitée.

* *"Une saison en enfer"* d'Arthur Rimbaud

Ode à la nature

Des plaines gelées du grand Nord
Aux étendues cristallines des fjords,
Aux montagnes disparues dans le brouillard
Où se perdent les intrépides montagnards,
Des mers d'émeraude du Sud
Et ses courants marins d'incertitude,
Aux sables chauds des déserts arides
Des bédouins le visage creusé de rides,
Des torrents des hauts plateaux
Aux forêts où jouent les louveteaux,
Hélios à l'horizon se meurt
Dans un panache de couleur,
Pour mieux renaître demain.
Déposant sur le verdoyant écran
Matinal des perles de diamant,
Sublimé par son halo levant,
Séléné chante l'ode à la nature,
La mélodie de la vie qui rassure.

Les naufragés de l'amour

L'amour est parsemé de nuages,
D'éclairs, de tonnerre et d'orages,
Mais aussi de réconciliations
À la saveur salubre de rédemption.
Lorsque l'on croit que tout est fini
L'espoir par miracle renaît à la vie.
Les larmes et les tourments endormis,
L'onde recouvre une douce accalmie.

Mais des idylles se consomment une nuit
Après s'être une dernière fois aimées,
Commence alors une monotone litanie
Jouée sur un piètre piano désaccordé .
Au-delà des plaines et contreforts
Les amants cherchent un réconfort.
Le vent soufflant dans les cyprès
Murmure son étrange mélodie.

D'autres quittent un grand amour
Qu'ils auraient pu garder toujours.
Sourds à toutes résipiscences
Le temps est à la repentance.
Entravé par le carcan du mariage
Les sentiments amoureux s'essouffent.
Après des années de vie de couple
Tels les oiseaux à l'étroit dans leur cage,

Ils rêvent de liberté et d'aventures clandestines
Afin de sentir de nouveau leur cœur battre.
Insidieusement s'installe la routine
Et les «je t'aime» se font trop rares.
Oubliés le serment de s'aimer toujours
Jusqu'à ce que l'existence n'ait plus cours.

Le rideau tombe sur le dernier acte
D'une scène finale, qui en apothéose éclate.

L'être séparé, chaque jour supporte l'absence.

La solitude et le poids du silence,
Qu'ils n'ébruitent pas par pudeur,
Est un simulacre de candeur.

La tourmente emporte tout, ses ravages
Ne laisse que désolation sur son passage.
Remords et regrets sont des fruits amers
Gorgés de ressentiments et de colère.

À l'instar de ce rafiote, échoué sur le rivage,
Les naufragés attendent un renflouage.
Puis un jour, sans vraiment s'y attendre,
L'amour de nouveau enflent les voiles
D'un souffle d'espoir qui se lève sous les étoiles.
Offrant un hypothétique voyage,
Ils franchissent le bastingage
Faisant fi de l'écueil de la grève,
Afin que ne partent pas avant eux leurs rêves.

« Pour les naufragés de l'amour restés à quai »

« Chaque amour est une nouvelle terre à découvrir »

Rencontre d'automne

(L'homme solitaire et le papillon)

Au creux d'une vallée perdue un homme solitaire
En harmonie avec mère nature
Vivait sans confort dans une chaumière.
Cet ermite, volontairement en rupture
De la société, avait tout abandonné.
Désabusé de la vie, au hasard des chemins, il est parti
Chercher l'isolement loin de toute commodité.
Il parcourut bien des contrées pour trouver son abri.

Puis un jour, au champ du coq aux couleurs d'automne,
Elle est arrivée comme un animal épuisé fuyant un prédateur.
La faim et le froid mirent en parenthèse sa peur de l'homme,
Elle franchit, audacieuse mais apeurée, le parvis de la demeure.
Le feu de l'âtre réchauffant les froids matins semblait l'attendre.
Dans l'enceinte au décor campagnard régnait une plénitude feutrée,
Le maître du lieu offrit gîte et couvert, sa voix agréable et tendre
Adoucit son appréhension, recouvrant une relative tranquillité.

L'inconnue restait silencieuse mais dans son regard
Il devinait qu'elle avait fui un passé douloureux.
L'hôte eut de la compassion paternelle à son égard,
De sa mémoire surgit alors, des souvenirs heureux.
Les jours passèrent sans bruit dans une agréable douceur
D'une saison apaisante, aux sols jonchés de feuilles mortes.
La clarté, se fondant dans le crépuscule, petit à petit se meurt.
Les longues nuits succédèrent aux journées écourtées ouvrant la porte

À la froidure et glaçante de l'hiver rigoureux.
La neige couvrit le paysage de son blanc manteau
Scintillant, à la lueur de l'aube, de cristaux lumineux.
L'odeur du feu de bois incitait à rester au chaud.

Un rien suffisait pour qu'ils se comprennent,
Naturellement elle s'initia dans son existence austère
Faisant renaître l'ascète à la vie contemporaine.
Les blessés du temps jadis s'apprivoisèrent.

Bouleversante et naturelle dans sa frêle beauté
Elle était sa source de jouvence,
Lui en retour donnait réconfort et sérénité.
Tout les opposait, ce qui nourrissait leur différence
Jusqu'au jour, de sa chrysalide elle se libéra,
Ses sentiments devinrent limpide tel le bleu du ciel.
En femme épanouie la jeune sauvageonne se métamorphosa,
Dès lors entre-eux naissait une relation passionnelle.

Le rythme des moissons écoule le sablier du temps,
Et, de leur jardin d'amour, éclot une rose éclatante
Par une belle journée ensoleillée de printemps
Aux fragrances de rhapsodie envoûtante.
Heureuse elle dessine des arabesques légères
Virevoltant à l'instar d'un papillon éphémère.
Vole, vole, vole petit lépidoptère !
Semble lui dire la timide brise d'air.

L'amour est une douce ivresse
Qui s'atténue pour disparaître
Telle une délicieuse caresse
Qui court sur les chemins des êtres.
Sournoisement l'altérité de leur âge
Fit son œuvre en fissurant leur bel amour.
Lucide, l'homme ouvra la virtuelle cage
Et le papillon pris son envol pour toujours.

L'emprunte du temps avait creusé les rides du visage,
Il savait que rien définitivement n'était figé
C'était dans l'ordre des choses inéluctables.

Le cœur lourd il les a regardé de sa vie s'effacer
Pour un ailleurs et une nouvelle aventure.
Conscient qu'elle a irradié ses meilleurs années
Sans regret ni remord l'oubli cicatrisera sa blessure,
Laisant derrière lui les sentiments éplorés.

Comme par le passé il s'inventera une raison
Pour être chaque jour qui passe à l'identique
Et, simplement rester lui-même dans la maison
Loin des maux qui rongent l'esprit physique.
Lorsque coulera le manque dans ses veines,
Même si l'amour asexué est déprimant
Il inventera une philosophie sans peine
Pour la grande solitude qui l'attend...

"Durant de longue années il guetta un hypothétique battement d'aile de son « papillon et sa Rose » en vain, cette fois il en était sûr, l'espoir d'un retour glissa définitivement dans l'oubli. Au fond de lui sans l'expliquer il les sait heureuses et cela l'enchantait et le rassure. Les ans de solitude ont peint sa chevelure d'une teinte platine et courbés son dos. Cette année là, l'hiver précoce le gratifiait de ses premiers flocons de neige et le vieil homme qu'il était devenu frissonna, poussant la porte de sa demeure, il entra dans un long hiver..."

La femme du réverbère

Je l'apercevais tous les soirs
Patientant sur le trottoir.
Qu'attendait-elle immobile?
Parfois, s'arrêtait une limousine
Qui, je ne sais où l'emmenait.
Puis plus tard, revenue, elle posait
Sous la douce lumière
De son fier réverbère.

Je m'entraînais la nuit à cette époque,
Pour moi c'était sans équivoque,
Par tous les temps elle était là,
Au froid, attendre je ne sais quoi
Blottie dans son manteau de fourrure
Monter sur des escarpins à dorure.
Souvent j'ai pensé pouvoir lui parler
Mais manquant d'audace je n'ai pas osé.

Un jour je n'ai plus revue,
La belle dame avait disparue.
Obstinément j'ai parcouru
Inlassablement d'autres rues
Dans un hypothétique espoir
Sous un réverbère la revoir.
Elle faisait parti de mon paysage
Mais l'ai-je rêvé ou est ce un mirage?

Les années se sont écoulées
En pensant l'avoir oubliée.
J'ai cessé de courir, mais rien n'efface
Ce souvenir quand dans cette rue je passe
Près d'un réverbère, il me semble apercevoir
Sa silhouette se détacher de la nuit noire.

Sur le lampadaire est gravé "1980 Natacha"
Je courais sur le pavé de ma ville cette année-là.

Tendresse

J'aime cette façon qu'elle a
De me regarder avec éclat,
J'aime ces gestes délicats
Quand elle me prend dans ses bras.

Les saisons ont coloré notre chevelure
De neige que l'on attendait pas
Transformant notre allure.
L'hiver, à notre porte, est là.

L'amour telle la fumée de cigarette
S'est diluée entre nos frêles doigts.
Les années sans bruit ont façonné nos silhouettes,
Et, à pas feutrés, la tendresse s'installe sous notre toit.

Parfois nos caresses hésitantes ravivent la flamme
Lorsqu'un frisson pudique parcourt nos peaux diaphanes
Réchauffant la fougue perdue de notre jeunesse,
On oublie, lors de cet instant doré, nos corps en détresse.

Alors, nos souvenirs qui se redressent
Composent à tous les temps,
La symphonie de la vieillesse
Sur des notes si belles pourtant.

On voudrait que l'âge suspende son vol,
Mais les feuilles d'automne, déjà, jonches le sol.
Chagrinés et plein de tristesse
Nos regrets ont pris la place des rêves.

« Même lorsque m'emportera la mort, à l'infini je ne cesserai de t'aimer encore »

PROSES

Jour d'orage

Elle prête ouïe au murmure du vent tirant dans sa traîne imaginaire de gros nuages disgracieux et menaçants. L'orage approche à pas feutrés assombrissant l'azur.

Les feuilles des arbres frissonnent et leurs hôtes, les oiseaux, se tuent tout en se réfugiant dans leurs nids douillets. La biche aux abois et son faon apeuré s'enfoncent au plus profond de la forêt. Les papillons virevoltant de fleurs en fleurs disparaissent comme par magie. Le silence devient plus pesant.

Le nez en l'air, d'un regard désarmée, elle assiste à la tragédie du ciel bleu se diluer dans la noirceur des cumulus prêts à lâcher leur trop plein de colère. Elle a la primeur des premières gouttes de pluie qui lui font cligner des yeux.

Un éclair de foudre déchire le silence, embrasant l'horizon. Soudain un coup de tonnerre, amplifié d'un son métallique, résonna dans tout son corps. À cet instant elle poussa la porte de sa maisonnette perdue dans la campagne où elle vit en autarcie avec pour seuls voisins les habitants du biotope. Près des carreaux de la fenêtre elle regarde tomber machinalement des trombes d'eau.

Quelques gouttes sorties du flot se frayent un chemin improbable sur les vitres, l'invitant à interpréter d'étranges images sorties de son imagination tourmentée. Les éléments se déchaînèrent avec fureur dans un concerto monotone et répétitif.

S'éloignant de la fenêtre, elle prend place dans son fauteuil vintage et se plonge dans un roman de Tennessee Williams. Quelques feuillets de lecture plus tard, du livre de l'écrivain à l'âme sombre, le silence revint. Puis des chuchotements environnants se firent plus audibles au moment où réapparut le soleil. La nature à peine remise de ses émotions lui offrit le plus beau des cadeaux - un arc-en-ciel flamboyant -. Admirative de cet instant magique elle reprit le cours de sa vie en osmose avec dame nature chassant sa mélancolie.

Étrangement l'averse avait mélangée toutes les senteurs du bocage. Un florilège odorant subtil flottait dans l'atmosphère rafraîchie. Les acteurs sur un thème improvisé ont fait leur numéro, et elle fut témoin et spectatrice privilégiée.

Mélopée

Ils voudraient encore fouler les verts prés aux couleurs du printemps éternel, sans but, le buste gonflé de senteurs enivrantes des prairies sans horaire de retour que seul le soleil disparaissant à l'horizon donnerait raison de rentrer. Mais leur ciel azur s'est vêtu d'un masque crépusculaire. Ils pensaient recouvrer leur jeunesse perdue et meurtrie par des mots salutaires puisés dans l'improbable fontaine de jouvence. Leur espoir d'immortalité fut anéanti par les maux de la vieillesse.

D'espérance impossible aux fantasmes perfectibles, c'est sur les remparts de la déraison qu'ils crient leur désespoir. Sur l'onde lisse de sentiment, ils se dandinent en dérivant tel un vieux gréement fantôme aux voiles déchirées cherchant un dernier souffle de vie. Leur plainte est une triste mélopée. C'est l'heure où la lumière fait s'estomper les différences et s'endormir dans une froide pénombre. Ils pleurent en silence et s'endorment bercés par des larmes de peur devant l'inconnu.

Le corps desséché par le désert aride des affres du temps, en proie à d'océans abyssaux ils espéraient être libérés du fardeau des superstitions qui constituent autant d'entraves les empêchant d'atteindre l'Ataraxie, soit, « la tranquillité de l'âme ».

« Au gré de villégiatures j'ai rencontré nombre de gens appréhendant et perdu dans le dédale d'une phase existentielle de fin de vie ne leur ressemblant plus ; ils cherchent tous des réponses, tout comme moi... »

Le fil magique

Dans un virtuel royaume vivent, sans le savoir depuis l'aube du temps, deux êtres reliés par un fil magique. Le destin chargea en ions positifs ce fil magique pour les réunir, sans qu'ils en aient consciences. Le hasard prit le visage de l'ange Cupidon. Celui-ci attacha un filin d'or à sa flèche et tira dans le labyrinthe de leur monde virtuel.

Des années ils vécurent de leur côté une existence faites de joies, de pleurs et de tragédies. Puis vint le jour, pour elle, d'un nouveau chapitre de sa vie. Lui, à l'automne de son périple n'attendait plus rien. C'est alors que la magie opéra et qu'ils se découvrirent comme un enchantement. Se dressèrent alors, dans leur humble vie, barrières et contraintes.

Pour lui, c'était des mots sans contenance. Pour elle, ce fut le signe d'un espoir. Une étoile stellaire illumina soudain son univers chaste. Mais ils firent abstraction des préjugés, contre vents et marées. Ignorant les codes liés à leur condition, ils jetèrent les scrupules au feu qui les dévorait.

Une attirance indescriptible et inexorable les soudait sans qu'ils puissent retenir le flot de sentiments qui jaillissait du bout de leurs doigts. Il semblait être fait l'un pour l'autre. Il lui fit faire des choses qu'elle n'aurait osée, ni même pensée avant. Des pulsions refirent surface alors qu'elle pensait enfouies à tout jamais, prenant son corps à témoin.

Elle soufflait sur la braise endormie de l'élu de son cœur, pour raviver la flamme éteinte depuis une décennie, retrouvant ainsi sa vigueur d'antan perdue. Deux voyageurs virtuels que la distance et l'âge opposent, s'avéraient être comme deux âmes sœurs totalement en symbiose d'esprit. Elle est les touches blanches d'un piano, lui, les noires. Ils jouent une même partition, celle d'une mélodie nouvelle. Sa fragilité toute relative qu'elle protège par son amour, rend beau ce prince déchu dans sa tour d'ivoire.

Une vague d'écume les submergeait mais ils la franchirent d'un élan magistral, effaçant toutes formes d'abnégation. Ils ne matérialiseront peut être jamais leur amour naissant. La volupté n'enfantera pas d'enfants et la frustration engendrera de la douleur, forcément. Ils sont conscients de tout cela. Mais rien ne semblait atteindre leur conviction de vivre des moments magiques que seule la corde sensible de l'espoir fait vibrer pour qu'un jour leur corps ne fasse qu'un. Ce jour-là sera une apothéose dans un ciel scintillant de mille feux.

Leur romantisme fleur bleue qui les habite illuminera leur amour immaculé. Elle a un cœur pur et le don de soi. Lui, a une âme obscurcie par un abîme de contradictions, mais rien ne semblait pouvoir les déconnecter. Ils construisent, alors, autour de leurs rêves les plus intimes, des murs infranchissables pour protéger leur intimité et vivre leur amour passionnel et platonique. Pour vivre heureux vivons caché, devenait leur adage.

Mais un soir de doute le poids du dégoût de soi, de la honte et du regret, rompait le fil magique. Pour ne pas la faire souffrir plus que de raison - car par le passé elle avait déjà tant souffert - ou par lâcheté il s'effaça sans bruit de sa vie. Leur histoire fut comme un rêve, une illusion que le temps estompera aux premiers flocons de l'hiver.

« Parfois de belles surprises embellissent notre existence, d'autres sont semées d'embûches et de contraintes insurmontables... Comme gravir une haute montagne enneigée les pieds nus... »

Rose et les pommes d'éternité

Rose ne voulait vieillir. Elle recherchait un élixir lui donnant une vie éternelle. Prête à tout pour rester belle elle se débattait dans son obsession.

Un jour à la bibliothèque de son village elle lut dans un livre "la légende de la déesse Idunn", appartenant à la mythologie nordique.

Idunn était très belle avec une couronne de fleurs ornant sa tête. Le teint pâle, les cheveux longs parfois transformés en de longues tresses de la couleur des champs de blé glissaient tel le flot léger du ruisseau sur ses hanches. Ces yeux bleus sont de la couleur des fjords de Norvège. Dans sa robe blanche ou tantôt bleue selon son humeur elle ressemble à une jeune mariée des temps anciens.

Le temps n'a pas d'emprise sur Idunn, et, en cela Rose rêvait de découvrir son secret pour faire sienne. Buvant le récit comme si c'était un philtre elle désirait rester jeune à l'instar de Idunn, cette éternel jeune fille aux reflets éclatants et admirée. Le secret de cette déesse permettait aux Dieux de rester jeunes et immortels.

Dans sa quête absolue de l'éternel jeunesse cette légende transportait Rose dans un monde utopique. Au fil des pages le récit découvrait le secret tant convoité. Idunn possédait un coffre cachant des pommes d'éternité pour les Dieux nordiques se sentant vieillir et la forme d'antan leur échapper. Ceux-ci vont voir Idunn qui propose une pomme à croquer.

Rose croqua des kilogrammes de ce fruit mais cela n'empêcha point les rides d'apparaître. Attristée, dans la lueur de l'aube, elle parcourt du regard la vaste courbe de la baie de son île cherchant désespérément un signe salvateur de la déesse Idunn. Sur sa terre idyllique tout est harmonie, le ciel, l'eau, les montagnes. Rose à tout pour être heureuse mais se voir flétrir comme une fleur l'obsède. Au désespoir, prenant conscience que ce récit mythologique était irréel, Rose s'en remit au scalpel du chirurgien et perdit son âme.

Face à son miroir elle semblait avoir rajeunie mais aux prix de sacrifice et de souffrance. Son enveloppe charnelle maintenant est dans la lumière des regards mais ce n'est qu'illusion.

En ce temps-là

En ce temps-là, la nuit nous pénétrait. Le soir j'attendais avec frisson et volupté de se rassembler devant la lumière dansante des flammes d'un feu de camp de la colonie de vacances. Le momo sortait, alors, de son sac en toile marron un cahier à spirale de chants avec des partitions puis il commençait à chanter tout en grattant sa guitare un peu usée.

Nous formions un cercle de filles et garçons envoûtés par des mélodies entraînantes que nous reprenions en chœur. C'était le temps de la communions autour d'un feu dans lequel cuisaient des pommes de terre dans la braise mourante.

Profitant de la douce mélodie de la chanson, les plus dégourdis d'entre-nous s'enhardissaient à prendre la main des filles aux joues rougissantes. À cette époque, on ne se rencontrait pas sur internet mais autour d'un feu de camp avec des chants et musique, et ma foi, cela suffisait pour communiquer.

Lorsque l'on quittait "nos jeunes fiancés", on rentrait chez nous et passons nos 45 tours de nos idoles en boucle qui rendaient si mélancoliques. En ce temps-là, nous vivions pour l'amitié, l'amour, la joie. Dans les rues résonnait des orgues de Barbarie à tour de manivelle donnant des airs de fête tous les jours de la semaine. C'était de beaux souvenirs qui nous rendaient heureux. De belles histoires du siècle passé, où l'on préférait faire l'amour que la guerre. Naïvement on pensait que les hommes étaient frères et que le monde était sans frontière...

"En ce temps-là la société n'était pas encore ancrée dans l'individualisme et le numérique, le sens du partage et de la famille avait une place prépondérante dans la société."

FIN

